

Introduction

La crise du sujet, ouverte par la suspicion moderne vis-à-vis de la métaphysique, fait perdre à l'homme toute certitude sur son être. Le *Cogito* ne constitue plus ce « point d'Archimède » certain et indubitable qu'espérait Descartes pour reconstruire sur sa base l'ordre des vérités¹. Le *Je*, dénoncé comme illusion, échoue à *se poser* et laisse dans le trouble à l'égard de soi. Le sujet n'est plus ce qu'il a conscience d'être, il ne s'identifie plus « du dedans », et doit se contenter souvent de jouer un rôle dans un drame, privé, social et historique, dont nul ne connaît réellement l'auteur et les enjeux. Oubliés de l'Infini qui, chez Descartes, habite le sujet et confère une permanence à la certitude de soi, incapable de trouver la loi qui régit ses pensées et ses actes au tréfonds de sa finitude, le *Je* en vient à attendre le sens de son être d'une extériorité, sociale ou historique, et à espérer sa reconnaissance par autrui, en la revendiquant aussi dans une violence à la mesure de sa précarité. Mais l'énigme de la question *Qui ?* semble devenue impertinente au regard de l'abîme ouvert par l'essor des sciences humaines qui éliminent l'idée même de sujet de l'ordre de leurs raisons, comme s'il s'agissait d'une fiction ou d'une nostalgie humaniste et spiritualiste. Leur autorité se voit maintenant relayée, et ébranlée d'ailleurs, par certaines prétentions de la biologie et le réductionnisme des « neuro-sciences »² qui, parfois, au nom de la raison dont elles se disent les uniques garantes, n'hésitent pas à mépriser philosophie, littérature et arts. Elles se proclament alors détentrices de la seule véritable « science » de l'homme, et dénoncent le caractère

métaphysique de la prétendue séparation entre l'humain et l'animal.

Le sujet doit-il succomber à ces attaques ? Accepter la mise en cause de sa souveraineté face aux différentes herméneutiques — psychanalytique, sociologique, historique ou biologique — dont il relève indéniablement signifie-t-il pour autant consentir à le tourner en dérision pour mieux s'assurer de sa vanité et de sa mort ? Cette question revêt évidemment une importance primordiale face à la réflexion morale. En effet, si la radicalité d'un déterminisme sans faille succède à l'illusion d'auto-fondation du sujet, celui-ci devient un épiphénomène dont la parole même n'est plus crédible puisqu'elle obéit aux structures qui le régissent à son insu. C'est, dès lors, l'ensemble des notions morales — singulièrement celles de responsabilité et de liberté — qui se trouve soupçonné d'inconsistance. La reconnaissance par un sujet, que ses actes, et le cas échéant, que ses fautes, lui sont imputables, perd tout sens. Mais comme, malgré tout, l'aliénation ne constitue ni un alibi d'innocence ni une justification au regard d'autrui comme de la société — et, énigmatiquement pour qui assimile le sujet à une fiction, au sien propre —, l'homme porte souvent le poids de ses méfaits, réels ou supposés, autrement : « Ce n'est plus l'homme confessant ses péchés, mais acquiesçant aux accusations. » Comme si, privé de responsabilité morale et crispé sur un vain orgueil — plutôt qu'éduqué à l'estime de soi — il devait, malgré tout, en maintes circonstances, finir par accepter sa reddition et consentir à l'image, approximative ou maléfique, qu'il arrive à autrui de lui imposer. Néanmoins, liberté et responsabilité disparaissant sous le poids d'innombrables « ressorts microscopiques » à étudier scientifiquement, la vie humaine ne ferait plus appel à la notion de sujet. En toute rigueur, les conséquences morales et politiques de cette disparition devraient retenir l'attention. Car comment qualifier le combat des hommes pour leur honneur et leur liberté, si le sujet disparaît sous l'emprise du déterminisme et si liberté et responsabilité sont des concepts dérisoires, dépassés par les découvertes scientifiques ?

Dans cette perspective « scientifique » et en référence au devenir

INTRODUCTION

historique, les interlocuteurs ne sont pas davantage des personnes, uniques et irremplaçables, mais des « moments » dans le discours universel d'une raison impersonnelle³. Les philosophies de l'histoire ont certes tenté de montrer que cette aliénation serait un jour surmontée, mais les tragédies du vingtième siècle ne cessent de contredire leur espoir. L'angoisse s'accroît donc, « elle provient de l'expérience des révolutions sombrant dans la bureaucratie et la répression et des violences totalitaires se faisant passer pour révolutions »⁴. La fin de cette détresse ne suffit pas, par elle-même, à donner aux hommes le sens d'une vie de sujet responsable, mais la résistance de ceux et de celles qui, sous l'oppression et la persécution, parfois dans une déréliction extrême, ne se résignent pas à devenir des âmes mortes, en éclaire malgré tout l'horizon.

Le sujet moral se cherche aujourd'hui dans un monde où beaucoup ont donc décrété — au nom de la science ou de l'idéologie — qu'il n'a décidément plus cours. Il se cherche dans un monde déserté par l'espérance de sens : parler de sens semble, fréquemment, l'aveu d'une pure et simple impuissance à assumer le nihilisme qui, depuis Nietzsche, dit-on, transite toutes les valeurs. Mais il se cherche aussi dans un monde marqué, chaque jour encore, par la résistance humaine à l'humiliation, l'oppression et la mort. Une résistance qui ne demande pas d'attendre, pour se manifester, que tyrannie et terreur s'installent, mais qui commence, déjà, aux jours les plus humbles, lorsque l'homme affronte, à visage levé, les formes, subtiles ou brutales, du déni de liberté dont souffrent tant d'existences. Une résistance qui advient chaque fois qu'une personne, quels que soient ses antécédents familiaux, sociaux, historiques et encore biologiques, refuse de céder aux prestiges de la mort et à l'intimidation de l'homme par l'homme, lorsqu'elle choisit la vie et se conduit justement. Une résistance qui prévaut enfin chaque fois qu'un homme se souvient que tout acte — positif ou négatif — a des répercussions au-delà de la perception de ses effets immédiats⁵, quand donc, là où il se trouve, par contingence ou par nécessité, il se sait responsable du sort de ce monde.